ESSAI

N° 114.

SUR

LA PREMIÈRE ÉRUPTION DES MENSTRUES,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. P. BOUCHARD, de Rheims,

Département de la Marne.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Qui guida mes premiers pas dans la carrière médicale.

ET

A MA MÈRE.

Comme témoignage de ma reconnaissance et de mon attachement.

BOUCHARD.

INTRODUCTION.

La compagne de l'homme, celle qui l'aide à supporter les peines de la vie, et qui sait l'embellir par les charmes de sa figure et de sa conversation, est exposée à une multitude de maux dès qu'elle a atteint l'époque de la puberté. Jusque là elle n'avait souffert que quelques légères infirmités communes aux deux sexes; mais, à cette époque, tout change en elle; le développement d'un organe jusqu'alors sans action sur le reste de l'économie lui imprime un nouveau genre de vie, et exalte sa sensibilité, qui joue le premier rôle dans son organisation.

Quel droit n'a-t-elle pas à notre reconnaissance, celle qui, après nous avoir porté dans son sein pendant neuf mois, nous donne, avec le jour, son lait, notre première nourriture! Combien de peines et de fatigues n'est-elle pas obligée de supporter pour remplir ce devoir!

Toutes ces considérations sont bien capables d'intéresser l'homme compatissant, et qui approfondit tous les dangers que la femme court pendant le temps de la menstruation, de la gestation, et de l'allaitement.

ESSAI

SUR

LA PREMIÈRE ÉRUPTION DES MENSTRUES.

Etat physiologique de la femme.

Quoique dans l'enfance il existe une bien faible différence entre les deux sexes, cependant on pourra distinguer presque toujours la petite fille du petit garçon, tant au physique qu'au moral; en effet, elle est plus délicate, plus mince, plus molle; ses cheveux sont plus longs, plus déliés, ses muscles plus flexibles; son teint est plus blanc ou plus pâle; sa complexion plus humide; elle a des goûts plus sédentaires; ses occupations sont moins bruyantes; ses poupées font son principal amusement; elle s'occupe sérieusement, auprès de sa mère, à préparer leur toilette; elle les habille, les coiffe, leur donne une nourriture fictive, etc., etc.; par tous ces soins, elle décèle les différentes passions qui doivent l'animer dans un temps plus reculé; le petit garçon, au contraire, ne se plaît qu'à courir, à jouer avec son cheval de bois, à faire l'exercice et la guerre, pour laquelle il semble né. La petite fille est plus affectueuse; elle a plus de pénétration et de finesse; elle semble s'étudier, dès son enfance, à ne pas se laisser deviner; en effet, qui peut se flatter

d'avoir toujours dévoilé le caractère, l'esprit, les passions et les sentimens que recèle le cœur de la femme, cet être si mystérieux, souvent incompréhensible à lui-même ?

L'appareil sexuel n'est certainement pas la seule différence qui soit entre l'homme et la femme ; mais il en existe une bien sensible dans sa structure et son organisation. Cette seule remarque suffit pour combattre de la manière la plus victorieuse l'étrange et bizarre opinion d'*Aristote* et de *Galien*, qui prétendent que la femme est un homme manqué et imparfait; ce dernier va même plus loin, puisque, confondant les sexes, il n'admet d'autres différences entre l'homme et la femme que celles qui dérivent du développement et de la situation des organes.

Avicène et quelques anatomistes partagent l'erreur de *Galien*. *Rodericus à Castro* développe son opinion en disant que, si par la pensée on replie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, et qu'on les place aux lieux occupés par les parties plus profondément situées dans la femme, on apercevra entre les deux appareils une conformité et une analogie très-remarquable.

Les divers systèmes qui forment le corps de la femme sont à peu près les mêmes que ceux de l'homme ; mais tous présentent des différences de structure, de forme et de volume.

La femme est plus petite que l'homme; ses os sont plus blancs, moins volumineux, plus légers ; leurs saillies sont moins âpres et moins prononcées ; son squelette présente moins d'étendue, sa tête est plus petite, sa colonne vertébrale plus grêle, ses clavicules et ses côtes sont moins courbes, ses épaules plus rapprochées, son thorax va en s'évasant de haut en bas, et a sa plus grande capacité d'avant en arrière ; son bassin est plus large ; cette structure forme un cône dont le sommet est à la partie supérieure de la poitrine, et la base au bassin ; ce qui est l'inverse dans l'homme ; ses cartilages, ses ligamens, et tous ses tissus blancs, ont plus d'élasticité et de souplesse ; ses muscles sont plus ténus et plus pâles, et ses

tendons plus grêles et plus facilement implantés ; le réseau cellulaire plus épanoui et abreuvé d'une plus grande quantité de sucs lymphatiques ; le système vasculaire, répandu dans des tissus moins denses, s'y divise avec facilité et pousse ses ramifications plus loin ; la circulation y est moins énergique, mais plus rapide. Ce système est surtout plus développé dans le bassin et les organes qui servent à la génération.

Quant aux formes extérieures, elles offrent aussi des différences très-remarquables ; le tissu cellulaire est plus graisseux, plus lâche et plus abondant chez la femme ; il est en plus grande quantité, surtout à la poitrine et au bassin, où il forme ces contours arrondis et moelleux qui vont se perdre avec tant de grâce le long des bras et des cuisses ; sa peau est plus unie et plus douce que celle de l'homme, qui est presque toute recouverte de poils ; sa chevelure est aussi plus longue et plus fine, tombe et blanchit plus tard.

Les nuances qui distinguent le tempérament des femmes sont bien moins marquées que celles qu'on observe dans celui des hommes ; le professeur *Hallé* l'a appelé *lymphatico-sanguin*. Il est allié à une grande susceptibilité nerveuse et placé sous l'influence de l'utérus. Le système musculaire prédomine chez l'homme, le nerveux chez la femme ; d'où vient que la force et la vigueur sont l'apanage de l'un, tandis que l'autre est douée d'une sensibilité et d'une mobilité excessives.

Si l'homme l'emporte sur la femme par le raisonnement et la réflexion, celle-ci lui est bien supérieure par la vivacité de son imagination, par la finesse de son esprit, et la douceur de son caractère, qui rend son commerce si agréable dans la société, et ses services si précieux aux malheureux, dont elles savent si bien alléger les peines, en leur prodiguant les soins et les consolations dont ils ont si grand besoin.

La mobilité de leurs sensations fait qu'elles savent prendre le ton qui convient à leur situation, et qu'elles peuvent, pour ainsi dire,

rire et pleurer au même instant. Leurs passions, parmi lesquelles l'amour doit occuper la première place, sont très-vives, mais peu durables; il semble que la diversité de leurs goûts influe sur leur moral, et que leur inconstance, leur légèreté et leurs caprices, soient un effet des diverses agitations auxquelles leur habitude les ait assujetties.

Toutes ces considérations nous conduisent à parler des différences que peut apporter l'éducation chez les deux sexes. En effet, combien doit être différente l'éducation de la femme, qui doit s'occuper des soins du ménage, de quelques arts ou sciences d'agrément qui la retiennent dans sa maison, où sa présence est presque toujours nécessaire, de celle de l'homme, dont la vie doit se passer au milieu des fatigues de la guerre, des travaux du cabinet et des combinaisons de la politique, auxquelles la nature l'a destiné? Si, au contraire, la femme veut s'occuper de sciences abstraites, qui demandent de si profondes méditations, bientôt elle éprouve un malaise qui la force d'abandonner un travail pour lequel elle n'est pas née.

L'éducation sert encore de frein aux passions, et modifie le système utérin, dont elle augmente ou diminue la sensibilité. Certes, la matrice imprime par son action à la constitution de la femme quelques caractères particuliers; mais il ne faut pas, comme *Vanhelmont*, les rapporter tous à la présence de cet organe, puisqu'on observe que les hommes dont l'éducation a développé une délicatesse et une sensibilité féminine, se rapprochent de la femme par les traits de leur caractère et de leur esprit; tandis que la femme livrée à des travaux très-rudes, comme à ceux des champs, prend un caractère qui a quelque analogie avec l'habitude de l'homme.

De la Menstruation.

Les époques les plus orageuses de la vie des femmes sont, la première éruption des menstrues ou règles, et leur cessation,

qu'on appelle communément *époque critique.* La puberté, plus précoce chez la femme que chez l'homme, se signale chez elle, non-seulement par l'apparition des menstrues, qui a lieu ordinairement en France de douze à quinze ans, rarement avant, quelquefois après. Leur cessation arrive au contraire vers l'âge de quarante à cinquante ans, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard ; d'où l'on peut conclure que la femme est assujettie à une évacuation périodique pendant trente à quarante ans.

La première éruption menstruelle peut beaucoup varier, selon le climat, le genre de vie, et l'éducation. Des observations nombreuses font voir que, si la chaleur du climat n'est pas la seule cause de la précocité de l'éruption menstruelle, elle y influe singulièrement. En effet, les femmes du nord sont menstruées plus tard que celles du midi. La jeune fille élevée à la ville, au sein des plaisirs dont la sensibilité est continuellement exaltée par les grandes sensations et les vives impressions de l'âme, est plus tôt réglée que la jeune villageoise, dont la vie tranquille n'est pas agitée par tous les troubles et le bruit des grandes villes.

La puberté ne détermine pas seulement chez les femmes l'apparition des menstrues : toute l'économie en est influencée ; le physique et le moral éprouvent une révolution bien remarquable ; le système nerveux prédomine alors ; la nature semble diriger ses forces vers l'utérus, qui semble être le seul organe dont elle s'occupe essentiellement ; les aisselles et le pubis se couvrent de poils ; les parties génitales augmentent de volume ; les seins se gonflent et acquièrent de la fermeté ; souvent ils sont très douloureux. Le système utérin éprouve un état de pléthore qu'annoncent un vif incarnat et un accroissement de sensibilité et de chaleur jusqu'alors inconnu.

Ces divers phénomènes sont accompagnés de douleurs de tête, de vertiges ; d'un sentiment de pesanteur aux lombes, aux aines, et au pubis ; d'engourdissement des membres abdominaux, et d'un malaise général. Toutes les fonctions de la femme se ressentent de

cet état ; elle perd l'appétit; son caractère n'est plus le même ; de gaie et d'enjouée qu'elle était, elle devient capricieuse, bizarre, taciturne. La circulation s'accélère ; le pouls est fort, dur, inégal ; il lui survient quelquefois des épistaxis, ou une hémoptysie ; la fièvre s'allume, les excrétions et les sécrétions sont troublées ; son sommeil est agité par des rêves qui l'épouvantent et la réveillent en sursaut ; quelquefois elle est tourmentée par les pensées les plus lascives ; d'autres fois elle tombe dans la stupidité et la somnolence : alors elle devient mélancolique, rêveuse ; elle cherche la solitude, et verse des larmes involontaires.

La jeune fille reste en proie à tous ses tourmens jusqu'à ce que les règles paraissent : elles sont souvent précédées par un écoulement séreux de quelques jours ; mais aussitôt que quelques gouttes de sang ont coulé, tout change de face, et on voit renaître ce calme dont elle avait joui jusqu'alors, et dont elle a un si grand besoin. Pendant quelques jours sa beauté reste couverte d'un voile que déchirent bientôt la fraîcheur et les grâces de la jeunesse dont se pare sa figure. Le cercle noir qui entourait ses yeux disparaît, ils deviennent plus brillans, et lancent des feux plus vifs et plus étincelans.

C'est ainsi que se passe la première éruption des menstrues, qui reparaissent après un intervalle plus ou moins long. Pendant quelque temps, elles ne suivent pas un cours périodique bien régulier ; mais enfin elles finissent par couler tous les mois à la même époque, et c'est leur déviation, et non leur écoulement habituel qui est une maladie ; et l'on doit regarder comme étant tombés dans l'erreur les auteurs qui prétendent que la menstruation est un tribut incommode auquel la démoralisation a assujetti la femme ; car il faudrait aussi admettre une corruption dans les mœurs des animaux, puisque les femelles de quelques singes sont soumises à une évacuation menstruelle. Le docteur *Roussel* est de cette opinion : il dit « que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice con-

tracté dans l'état social. » Mais on ne peut goûter ce sentiment, puisque les auteurs de la plus haute antiquité nous ont parlé de la menstruation ; et parce que des femmes (les Brésiliennes) qui habitent une faible partie du globe ne sont pas sensiblement réglées, on ne doit pas en conclure que cet écoulement périodique soit un besoin factice, et que ce ne soit pas un tribut auquel la nature a assujetti la femme.

Car, si la femme qui habite la ville, dont la vie se passe au sein des plaisirs et de tout ce qui peut exalter la sensibilité, et qui fait un usage continuel de substances propres à échauffer son corps, comme du café, des aromates et des liqueurs spiritueuses, est menstruée, la villageoise, dont la vie s'écoule loin du tumulte des grandes cités et dans la simplicité des mœurs du village, l'est aussi, moins abondamment à la vérité.

La menstruation est remplacée chez quelques femmes par une évacuation sanguine insolite par les bronches, le nez, l'oreille, une surface ulcérée, le bout du doigt, etc. ; quelquefois par une diarrhée ou un vomissement périodique. Enfin cette fonction peut dévier d'une manière infinie. Il est cependant des femmes chez lesquelles on n'observe aucun trouble ni aucune évacuation particulière, quoiqu'elles ne soient pas réglées : il est à présumer que les autres excrétions naturelles en sont influencées, sinon dans leur nature, au moins dans leur qualité. Néanmoins la stérilité n'est pas la conséquence nécessaire de cet état, si la matrice est d'ailleurs bien conformée, et conserve assez d'action pour être propre à la fécondation.

Tels sont les principaux phénomènes qui accompagnent les nouvelles fonctions de l'utérus, qui jusque-là était resté dans l'inaction, et qui doit jouer désormais un rôle si important dans l'économie, dont il modifie, trouble et maîtrise si souvent les fonctions.

La femme passe ainsi la plus belle partie de sa vie sujette à cet

écoulement périodique, excepté pendant la grossesse et l'allaitement, dont tant de femmes savent se dispenser maintenant, aimant mieux n'avoir de mère que le nom plutôt que d'interrompre le cours de leurs plaisirs ; mais aussi, par combien de maux ne paient-elles pas cet oubli de leurs devoirs ! et quels tourmens n'ont-elles pas souvent à supporter pour n'avoir pas rempli les vues de la nature !

Les auteurs qui ont écrit sur la menstruation ne sont pas d'accord sur sa source et son origine; et tous s'appuient d'observations tellement contraires, qu'on ne sait que conclure de toutes ces opinions si opposées.

Columbus prétend que le sang lochial et menstruel vient du col de la matrice; *Mauriceau* veut qu'il tire sa source du fond de l'utérus, *Littre* et *Morgagni* sont presque du même sentiment: ce dernier, cependant, ne nie pas que les vaisseaux du vagin puissent en fournir.

Heister a trouvé le vagin et l'utérus arrosés de sang chez une femme morte à l'approche de ses règles. *Van-Swiéten*, et d'autres auteurs, prétendent que, plusieurs femmes étant sujettes à la menstruation pendant la grossesse, le sang ne peut pas venir de la matrice, puisque son col est fermé; enfin tous citent des observations à l'appui de leur opinion.

Cependant je crois devoir me ranger du parti des physiologistes modernes, qui regardent la menstruation comme une exhalation sanguine des extrémités capillaires des vaisseaux utérins, qui ne s'établit qu'à l'instant où la nature s'occupe d'une manière spéciale de cet organe. La nutrition y devient plus active; son tissu s'amollit, son volume augmente, ses vaisseaux exhalans se remplissent de sang, le transmettent au-dehors pendant un certain nombre de jours, et répètent cette fonction à des époques fixes et périodiques; et désormais la matrice peut, sous ce rapport, être rangée parmi les émonctoires naturels qui concourent simultanément à l'entretien de l'équilibre nécessaire à la santé.

La quantité de sang que perdent les femmes à chaque époque menstruelle varie autant que le nombre de jours pendant lesquels cet écoulement a lieu chez elles. Le climat paraît avoir une grande influence sur la menstruation, dans différentes contrées du globe. *Linnée* rapporte que les Laponnes et les Samoïèdes ne perdent qu'une très-faible quantité de sang, pendant l'été seulement. *Dehaën*, *Smellie*, *Dobson* et *Pasta* prétendent que, dans les froides régions de la haute Allemagne et de l'Angleterre, cette évacuation est de trois à cinq onces; elle s'élève ordinairement jusqu'à six onces en Hollande, et jusqu'à huit en d'autres lieux d'Allemagne; ce qui paraît être généralement ce que perdent les femmes en France. Mais plus on avance au midi, plus cet écoulement augmente en quantité; car divers auteurs l'ont porté jusqu'à seize et vingt onces. La durée de cette évacuation est ordinairement de trois à quatre jours, quoiqu'on l'ait vue ne durer que quelques heures, comme se prolonger pendant huit, dix, ou douze jours.

La meilleure objection à opposer au sentiment des anciens, de l'influence de la lune sur le flux menstruel, c'est que toutes les femmes ne sont pas sujettes à cette évacuation à la même époque. On peut également réfuter leur opinion sur les qualités malfaisantes du sang des menstrues, qui, suivant l'expression d'*Hippocrate*, est aussi pur que le sang d'une victime; cependant il peut acquérir un degré de corruption par diverses circonstances : soit par son trop long séjour dans la matrice, par son mélange avec les excrétions des follicules muqueux du vagin, par la malpropreté des femmes qui n'ont pas soin de se laver ou de changer de linge; soit chez des femmes qui exhalent pendant leurs règles une odeur rebutante, comme chez les rousses, et quelquefois chez les brunes.

Traitement curatif.

Si la marche que je viens de tracer est celle que suivent ordinairement les phénomènes de la puberté, des causes particulières peuvent donner lieu à des accidens plus ou moins graves. Quelquefois des efforts irréguliers et impuissans semblent annoncer que la nature, occupée du développement des organes de la génération, est arrêtée par un obstacle quelconque; d'autres fois, la jeune fille, parvenue à l'âge de la puberté, ne présente aucun des symptômes qui font présager la révolution que doit opérer en elle cette époque. Si sa santé n'est pas altérée par ce retard, il ne doit inspirer aucune crainte : ce sont les accidens qui se déclarent qui doivent fixer l'attention du médecin sur la cause de ce retard et sur les moyens propres à le détruire.

Les vices de conformation sont quelquefois aussi un obstacle à la menstruation; tous n'ont pas la même influence sur les phénomènes de la puberté : les uns s'opposent entièrement à leur développement; d'autres ne font que le rendre plus difficile; et quelques-uns enfin n'y apportent aucun obstacle.

Les ovaires sont d'une nécessité trop absolue dans la génération pour que la nature puisse se livrer envers ces organes à des aberrations de forme et à ces oublis qu'elle nous présente si souvent dans des organes moins importans : aussi leur absence totale s'est-elle rencontrée bien rarement. Cependant cette partie de la physiologie est encore enveloppée de ténèbres trop épaisses pour pouvoir être éclaircie par des faits certains, quoique, d'après les opinions admises par les physiologistes, on soit autorisé à regarder le développement de ces phénomènes comme intimement lié à l'existence des ovaires. Ne peut-on pas aussi penser que des altérations organiques antérieures à la puberté, et portant leur action sur les deux ovaires, ne soient un obstacle à la première éruption menstruelle.

Les structures vicieuses de la matrice ne doivent pas avoir une influence aussi marquée sur les phénomènes de la puberté, puisqu'elle appartient plus à la gestation qu'à la génération. En effet, elle peut être conformée de manière à s'opposer à l'accouchement, ou du moins à le rendre très-difficile, sans pour cela apporter aucun obstacle au développement des phénomènes de la puberté. Cependant, si cet organe manquait, ou qu'il fût imperforé, ou qu'il n'eût pas de cavité intérieure, il n'en serait pas de même ; car alors les phénomènes de la menstruation ne se développeraient pas, ou se développeraient et n'auraient pas un heureux résultat.

L'absence du vagin ou l'adhérence de ses parois dans une étendue plus ou moins considérable peuvent encore apporter quelque obstacle à l'établissement de cette nouvelle fonction. Il en serait de même de sa non-communication avec la matrice, ou de la présence de l'hymen fermant exactement l'orifice du vagin, ou ne laissant qu'une ouverture trop petite pour l'écoulement des menstrues. Par l'oblitération de cette membrane, le sang s'accumule dans la matrice et le vagin, et détermine des accidens d'autant plus graves, que l'on met plus de temps à l'évacuer et à lui pratiquer une issue par l'incision de l'hymen, quand c'est son imperforation qui empêche l'écoulement. L'adhérence des parois du vagin est un obstacle beaucoup plus difficile à surmonter, surtout si les parois sont réunies dans une grande étendue ; cependant il faudrait procéder à leur séparation, après s'être préalablement assuré de l'existence de la matrice.

Cependant ces organisations vicieuses sont bien peu de chose, si on a égard aux autres vices de conformation des organes génitaux dans les êtres infortunés qui en sont affectés, qui n'appartiennent pour ainsi dire à aucun sexe, et se voient forcés de renoncer aux jouissances les plus douces de la vie.

La nature semble même les réprouver ; car tout annonce en eux l'état d'imperfection dans lequel ils sont nés. Il faut même avouer

l'impuissance de la médecine qui ne peut apporter aucun soulagement à leur position.

La première éruption menstruelle peut encore être très-orageuse, si les forces de la femme n'ont pas un degré modéré. En effet, trop énergiques, les forces deviennent elles-mêmes un obstacle à la menstruation, et le médecin doit s'occuper d'en affaiblir l'excès. Chez les femmes d'un tempérament athlétique, l'époque de la puberté est toujours annoncée par quelques symptômes alarmans; car la prédominance du système vasculaire chez ces sujets tend à exalter les phénomènes qui préparent tout effet hémorrhagique; d'où il résulte que rarement le travail de la menstruation s'exécute avec tranquillité. Aussi les jeunes filles de ce tempérament ont-elles souvent des fièvres inflammatoires, dont l'écoulement menstruelle devient la crise.

Les moyens à employer dans cet état sont, les boissons mucilagineuses, émulsionnées, auxquels on joindra, suivant le besoin, les antispasmodiques, et même les narcotiques; l'usage fréquent des bains tièdes, et surtout les saignées, les sangsues à la vulve, etc. On recommandera aussi les fomentations émollientes appliquées sur l'abdomen, les demi-bains, les lavemens, les injections mucilagineuses.

Si, au contraire, la jeune personne est trop faible, et que l'éruption menstruelle en soit retardée ou empêchée par quelque cause débilitante, comme par une maladie antérieure, une évacuation considérable, une mauvaise nourriture, etc., il faudra chercher à fortifier la malade, à lui faire prendre de bons alimens. Très-souvent ces précautions suffiront pour déterminer l'écoulement, ou bien ce ne sera qu'après l'emploi de ces moyens que les remèdes nécessaires pour le provoquer pourront être suivis de succès.

On pourra aussi employer quelques remèdes pharmaceutiques, tels que des boissons légèrement apéritives et stimulantes. On y

joindra quelques emménagogues toniques, tels que des infusions de matricaire, d'absinthe; les préparations martiales, dont on retire des effets très-avantageux, surtout quand les fonctions digestives languissent, et que la malade est chlorotique. Ce n'est qu'en tremblant que je citerai la rue et la sabine, dans l'emploi desquelles on doit être si réservé, et dont l'usage peut être suivi de si grands dangers, surtout quand ces remèdes sont administrés par des hommes sans expérience, et qui les appliquent sans discernement. Dans l'emploi des divers médicamens, on doit toujours avoir égard aux différences des tempéramens, et diriger le traitement suivant leurs diverses nuances.

Enfin, si la rétention des menstrues est la suite de chagrins profonds, d'un amour contrarié, etc., on ne peut espérer de réussir qu'en cherchant à en supprimer la cause. De quel secours peuvent être les remèdes et les formules pharmaceutiques dans ce cas, quand les conseils de l'amitié et de la prudence, qui doivent alors plus que jamais être prodigués aux malades, et quand les distractions qu'on leur procure ne peuvent en opérer la guérison?

C'est surtout sur le traitement hygiénique qu'il faut insister, et recommander aux malades de ne pas commettre d'écarts dans le régime, et d'éviter avec le plus grand soin toutes les impressions morales trop vives, car alors la cause la plus légère peut influer sur leur état.

De l'hygiène de la femme.

C'est surtout dans l'hygiène qu'il faut puiser les secours que l'on doit porter à la femme à l'époque de la puberté, et dans les maladies que les dérangemens de la menstruation peuvent lui occasionner. C'est encore l'hygiène qui nous fournit les moyens de la garantir des impressions trop vives dont son extrême sensibilité l'empêche de supporter les effets. Il faut aussi avoir soin qu'elle évite tout excès de veilles, de fatigues, etc., et surtout qu'on ait

pour elle tous les égards et les ménagemens que réclame sa constitution.

Il faut que l'air que respire la jeune fille soit pur, qu'elle habite un lieu modérément sec et élevé, bien exposé, afin de fortifier et de développer son tempérament. Si elle est dans un endroit humide ou mal aéré, elle languit, elle semble s'y étioler; son accroissement est imparfait, et sa santé dépérit. Elle ne doit pas non plus avoir un lit enfoncé dans une alcove, entouré de vastes rideaux, qui renferment un air pesant et des vapeurs malsaines qu'exhalent la respiration et la transpiration. Les odeurs que répandent les fleurs, les essences et les eaux spiritueuses parfumées pour la toilette lui sont aussi très-nuisibles. Enfin l'habitude où l'on est de ne jamais laisser pénétrer aucun rayon de soleil dans son appartement fait qu'elle est toujours entourée d'un air vicié et corrompu. Elle doit éviter les endroits qui renferment beaucoup de monde dans leur enceinte, comme les bals, les spectacles, etc., où l'air que l'on respire est toujours chargé de miasmes délétères; elle doit prendre un exercice modéré, se promener au grand air, à pied ou en voiture; elle doit éviter de monter à cheval, car elle prend une position qui la fatigue, et lui fait perdre toutes ses grâces naturelles.

La mode, ce tyran capricieux, est encore le sujet de bien des erreurs que les jeunes filles commettent contre leur santé. Combien pourra-t-on leur adresser de reproches, puisque la voix de la raison n'est pas assez forte pour les empêcher de pousser la folie jusqu'à sacrifier leur commodité et leurs charmes au vain plaisir d'une parure quelquefois ridicule, et si souvent nuisible à leur santé! La toilette est un plaisir si vif pour les femmes, qu'il leur serait moins pénible de se priver des choses les plus nécessaires à la vie que de négliger leur parure. Combien doit-on encore blâmer l'usage de chaufferettes! rien ne sollicite plus les fleurs blanches, et ne fait varier davantage la quantité et la qualité de l'excrétion menstruelle.

La coquetterie pourrait nous être de quelque utilité, si par elle on pouvait parvenir à persuader aux jeunes filles de ne pas s'adonner à leurs appétits déréglés, et que le seul moyen de conserver leur beauté et leur fraîcheur serait de choisir leurs alimens, et de ne pas en prendre en trop grande quantité. Il leur sera rarement pénible de se priver de liqueurs fortes et des plaisirs de la table; mais on aura beaucoup de mal à les empêcher de ne pas manger des fruits verts, des salades, des pâtisseries, et, dans plusieurs pays, de prendre du café et du thé. Comme la femme a moins de travaux et de fatigues à supporter que l'homme, sa nourriture doit être moins animalisée; les viandes noires et celles des animaux faits lui conviennent moins que les autres. Il ne faut cependant pas en conclure de là que la femme ne puisse jamais faire usage de ces alimens. C'est surtout à l'époque des premières menstruations que la jeune fille désire manger des substances végétales acerbes, non mûres et acides, soit que l'estomac appète tout ce qui le stimule, soit que l'agacement nerveux et le mode de leur sensibilité réclament ces sortes d'alimens. L'abus du café et du thé est surtout très-condamnable chez les femmes d'un tempérament sec et irritable: ces boissons, portant dans leurs sens une hilarité factice, et *fouettant le sang*, suivant l'expression vulgaire, plongent leur système nerveux dans un état continuel d'irritation; les fluides diminuent, les solides ne sont plus humectés, le corps maigrit; et les jeunes filles, dont le tempérament prend alors des dispositions vicieuses, perdent cette sobriété qui leur est naturelle, et contractent des habitudes qui finissent par dégénérer en passions.

Il faut que la femme évite tous ces écarts de régime que je viens d'énoncer, et qu'elle ait soin d'entretenir l'ordre et l'uniformité des sécrétions et des excrétions, fonctions dont les dérangemens lui causeraient une foule de maux, surtout aux premières époques de la menstruation. Qu'elle se prémunisse donc soigneusement contre tout ce qui peut troubler ces fonctions, comme l'im-

pression d'un air froid sur les bras, sur les jambes ou sur la poitrine ; qu'elle ne prenne pas de bains trop froids ou trop chauds ; qu'elle ne se lave pas la vulve à l'eau froide à l'époque des menstrues, car cette ablution pourrait les supprimer; qu'elle ne fasse pas abus de café, ni de liqueurs spiritueuses, etc., à cette même époque ; car alors elle imprimerait une vive secousse à l'utérus, et s'exposerait par cette raison à avoir des évacuations trop considérables. Une vie oisive, indolente, et trop sédentaire, des affections tristes, un amour malheureux et de secrets chagrins, causeraient la suppression des menstrues, tandis que leur flux hémorrhagique serait la suite d'une vie agitée par les passions, comme la colère, la jalousie, une joie immodérée, les plaisirs de l'amour, etc. Il est vrai que quelquefois des excrétions supplémentaires remplacent les naturelles, mais elles ne peuvent jamais remplir exactement les vues de la nature.

La jeune fille doit avoir recours de temps en temps aux bains et aux frictions pour nettoyer et ranimer la superficie du corps ; elle doit éviter tout ce qui peut émouvoir trop fortement ses sensations, et exciter les désirs; elle doit s'interdire la lecture des romans et des poésies érotiques ; elle ne doit pas surtout fréquenter de trop bonne heure les grandes sociétés, les bals et les spectacles, où tout ne respire que la volupté. Elle doit s'occuper des soins du ménage, qui ont le double avantage d'exercer son corps et de donner plus de solidité à son esprit, employant à remplir ces devoirs le temps qu'elle passerait à attiser au sein de l'oisiveté tout le feu d'une imagination exaltée, ou à répéter des danses voluptueuses, ou à s'exercer à l'exécution d'une musique tendre et passionnée, dont les effets seront encore plus à redouter quand elle s'offrira à ses sens avec toute sa magie.

S'il est indispensable, pour conserver aux jeunes personnes toute leur force et leur fraîcheur, de les empêcher de consacrer aux plaisirs ou au travail une grande partie des nuits, dont le sommeil

du jour ne peut jamais tenir lieu, il faut aussi les habituer à ne pas trop prolonger leur séjour au lit, car leurs fonctions vitales finiraient bientôt par languir. Il est nécessaire qu'elles prennent un exercice modéré, qu'elles s'occupent de tout ce qui concerne l'intérieur du ménage; et, parmi les occupations du dehors, que les moins fatigantes leur soient confiées; il faut qu'elles évitent les grandes courses, les voyages de long cours et les excès en tous genres. L'inaction leur est aussi très-nuisible. En effet, elle énerve l'activité nécessaire à l'élaboration et à la circulation des humeurs, et diminue les excrétions; elle développe leur susceptibilité et leur mobilité nerveuse; tandis qu'un exercice approprié à la délicatesse de leurs organes favorise une égale répartition des forces, qu'il entretient dans une harmonie continuelle, récrée l'âme, et détourne cette foule d'idées auxquelles s'abandonnent tant de femmes oisives, qui, s'habituant à se repaître d'illusions, se laissent peu à peu entraîner hors du sentier de la vérité, et trop souvent de la vertu. C'est de l'inaction dans laquelle vivent les femmes que naissent toutes ces maladies vaporeuses et ces affections spasmodiques dont leur extrême sensibilité nerveuse est la cause. Qu'elles imitent ces jeunes villageoises dont elles envient la force et la fraîcheur; qu'elles prennent l'exercice qui fait leur bonheur; qu'elles respirent l'air pur et frais du matin, et bientôt elles n'éprouveront plus cette foule de maladies qui les accablent sans cesse, et tourmentent sans relâche ces femmes auxquelles leur opulence permet d'avoir un nombreux domestique habitué à supporter leurs caprices et à exécuter leurs ordres aussitôt qu'ils sont donnés.

La femme ne doit pas s'abandonner aux longues et profondes méditations de l'esprit; elles sont incompatibles avec sa constitution; elle aurait bientôt émoussé son système nerveux, qui est si mobile et si facile à ébranler. Elle doit aussi éviter toutes les sensations trop vives qui lui font éprouver tous ces troubles et ces agitations qui la privent de ce calme, dont elle a un si grand

besoin pendant la menstruation, la grossesse et l'allaitement; époques où la plus légère secousse peut lui causer les plus grands maux.

Tels sont les principaux soins que prescrit l'hygiène, et par lesquels on peut conserver la santé, ce bien si précieux à ce sexe si faible, et déjà trop exposé aux souffrances par les devoirs que la nature lui impose. La pharmacie nous fournit aussi quelques moyens propres à réparer les désordres occasionnés chez la femme par le dérangement des menstrues. J'en ai parlé plus haut; mais c'est dans l'administration des médicamens que le médecin a besoin d'une grande prudence, afin de ne pas conseiller des remèdes intempestifs, et qui pourraient causer les plus grands troubles. Très-souvent il n'est appelé que lorsque l'état de la femme réclame le plus impérieusement ses secours; s'il tarde à réparer ces désordres, accumulés par une longue suite d'erreurs et d'imprudences, on taxe l'art d'impuissance et le médecin d'impéritie; quoique, s'il eût été appelé plus tôt, il eût prévu et peut-être empêché les maux dont il n'est plus le maître d'arrêter les progrès.